

Les migrants subsahariens

Après le pic de 2005, la décrue ?

«Je m'appelle Olive et je suis camerounaise. Je viens de Douala. Je suis venue à Casablanca en décembre 2009, c'est récent. Je suis coiffeuse et je coiffe les filles et les femmes, dans la rue, toutes sortes de coiffures, rasta, tresses, mèches... Les prix dépendent de ce qu'on demande. J'ai des clientes Marocaines mais surtout des Subsahariennes. Pour l'instant, j'ai une seule cliente marocaine. Elle est fidèle et elle vient me prendre en voiture».

Cette jeune camerounaise de 32 ans est mère de deux enfants et elle séparée de leur père. Elle fait partie des migrants subsahariens à Casablanca où elle est venue «tenter sa chance». Elle officie dans une sorte de salon de coiffure en plein air, dans une ruelle en médina. Là, c'est un univers de femmes des pays subsahariens, toutes nationalités confondues (Nigéria, Sénégal, Cameroun, Côte-d'Ivoire etc.). Pour la plus part, elles vendent des produits ramenées du pays comme les féculents, les herbes médicinales séchées, des poissons fumés, du miel et autres ingrédients alimentaires servant à concocter des plats de la gastronomie du pays d'origine. Toute la nostalgie des pays lointains sont là. Et des femmes veillent sur ces trésors attendant que les clients pointent. «Des femmes marocaines achètent surtout du miel ou du beurre de karité pour les cheveux».

L'endroit est connu depuis des années, un petit marché quotidien en plein air. Les marchandes viennent déposer leurs marchandises à partir de 9 heures du matin.

Chaque femme a sa propre histoire. Olive, elle, affirme avoir fait le plus long voyage de sa vie. Sur un coup de tête, elle est partie sans avertir ses parents à qui elle a laissé ses deux enfants.

«C'est une amie de mon quartier qui m'a fiché cette idée dans la tête, venir à Casablanca, mais cette amie m'a faussé compagnie, j'ignore ce qui lui était arrivé. En tout cas, moi je n'ai pas pu me débarrasser de mon idée. Je suis donc venue seule sans rien dire à mes parents, c'est un long voyage qui a pris des mois car pas beaucoup d'argent et il faut prendre la barque une fois arrivée à Limba et traverser ensuite le Nigéria, le Bénin, le Burkina-Faso, le Mali et la Mauritanie. Le plus court trajet dans ce périple est séparant Dakhla à Casablanca que j'ai fait en deux jours».

C'est une femme joviale, pleine d'humour, un brin comédienne. Mais à un moment, en se rappelant ses enfants âgés respectivement de 7 et 10 ans, elle affiche un air mélancolique en disant: «J'ai très envie de revoir mes enfants, il faut que je retourne les voir et je ne sais pas si je vais revenir à Casablanca par la suite, non vraiment je ne sais pas...»

Depuis quelques années les migrants subsahariens caressent de moins en moins le rêve de partir en Europe. Le Maroc, pays de transit, est devenu le terminus du voyage migratoire. De plus en plus de nouveaux migrants débarqués atterrissent avec l'idée de rester au Maroc pour chercher un travail parce quelqu'un de la famille en aurait trouvé. D'autres par contre, après une longue attente vaine, déceptions et déboires, ont vu tous leurs plans échouer et leurs rêves brisés. Un certain nombre d'entre eux ont fini par retourner chez eux



Souk de produits subsahariens à la médina de Casablanca.

profitant de l'occasion offerte par l'Organisation internationale de la migration, comme nous le confie Paulin Kuanzambi militant associatif, vice-président du Collectif des Réfugiés au Maroc (Voir interview ci-contre).

C'est pourquoi certains pensent que le phénomène migratoire qui avait connu son pic en 2005, année des événements de Mellilia, est actuellement en relative décrue. Selon une enquête du Collectif des réfugiés, il y aurait à Casablanca «quelques 2.100 migrants en situation irrégulière», c'est-à-dire «en résidence illégale».

Ceux parmi les migrants qui restent, s'adonnent donc au commerce ambulant pour survivre.

«Quand on vient avec du rêve, on oblige la famille d'y croire, la famille envoie de l'argent au début pour soutenir le projet d'émigration en Europe mais à la fin on n'a plus de subsides surtout quand la famille est pauvre et on finit par revenir à la réalité», déclare Ahmadou, Ivoirien qui s'adonne au commerce de colportage en attendant des jours meilleurs.

Selon Paulin Kuanzambi, il y a quatre ans le commerce ambulant subsaharien était en général presque le monopole des migrants sénégalais, du fait d'une traditionnelle relation culturelle et culturelle avec le Maroc (Zaouia Tijaniya).

«Actuellement, un grand nombre de Nigériens ainsi que des Congolais, de Guinéens et des Ivoiriens sont de la partie, ils imitent les Sénégalais».

Des grossistes qui font amener certains produits parapharmaceutiques (pommades de massage antidouleur ou contre le rhum) et autres articles d'artisanat

comme les gandouras, les font écouler grâce à ce réseau de milliers de colporteurs qui font le tour des quartiers, des cafés et des marchés.

A côté de ce petit souk de femmes, situé en retrait de l'avenue Houphouët-Boigny, on vend aussi dans des maisons où des clients fidèles viennent faire emplette de leurs besoins. Certains aménagent même des restaurants en miniature dans des appartements où ils logent et où ils reçoivent des nationaux qui veulent manger des plats de la cuisine subsaharienne.

Tant qu'il y a une demande il faut bien qu'une offre s'organise et suive.

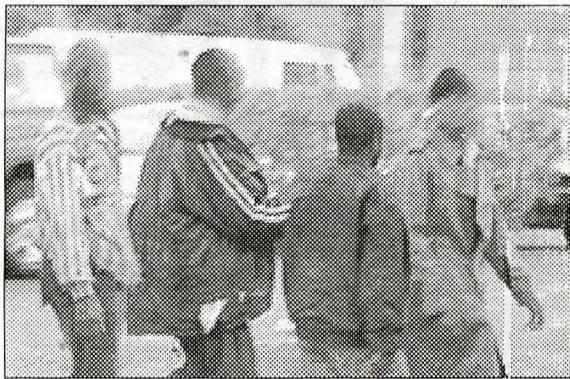
«Il y a un restaurant sénégalais derrière la CTM et à côté de l'hôtel Farah Golden Tulip, il vient d'ouvrir il y a une année. Beaucoup de subsahariens y vont manger des plats de cuisine typique».

Il s'agit du petit restaurant La Teranga sénégalaise où l'on peut manger le thiebou jén (riz au poisson rouge) le domoda (riz blanc et sauce...) etc. Ce serait un bon signe du passage de l'informel au formel.

Il faut noter que des microcrédits sont octroyés à des migrants par le Haut Commissariat des Réfugiés (HCR) pour leur permettre de s'adonner à des activités de commerce.

Reste à dire que l'image des Subsahariens ne se limite pas aux migrants en quête de travail puisqu'il existe une grande communauté d'étudiants de presque tous les pays subsaharien. Leurs effectifs dans les établissements d'enseignement supérieur frôleraient les dix milles entre établissements publics et institutions privées.

S.A



Les migrants subsahariens

Entretien avec Paulin Kuanzambi, réfugié angolais et vice-président du Collectif des Réfugiés au Maroc

“Des poissons dans l'aquarium”

Paulin Kuanzambi est un cameraman angolais qui avait quitté son pays, l'Angola, pour se réfugier au Congo avant de quitter ce dernier pour les mêmes raisons de troubles et de persécution policière. Sur ces mêmes colonnes, en 2006, il s'était expliqué sur son cas. Il avait débarqué au Maroc en 2003. Il est devenu membre de l'AFVIC, membre du Conseil des migrants subsahariens, actuellement vice-président du Collectif des migrants subsahariens. Pourtant, malgré ses activités associatives et son statut reconnu de réfugié par le HCR depuis 2004, il n'a toujours pas de carte de séjour et n'a pas pu bénéficier du regroupement familial étant marié et père de trois enfants qu'il a laissés au Congo Kinshasa. Son cas est celui des migrants qui ne peuvent, pour raison de sécurité, revenir dans leur pays d'origine et donc doivent bénéficier d'un droit d'asile total au pays d'accueil. Dans l'entretien suivant, il parle des migrants qui veulent revenir chez eux et des autres, comme lui, qui sont bloqués.

L'Opinion: Après la fermeture des frontières de l'Europe, des migrants déçus ont commencé à penser au retour. Comment se passe donc ce retour ?

Paulin Kuanzambi: Pour les retours volontaires des migrants dans leur pays d'origine, c'est l'Organisation Internationale de la Migration (OIM) qui organisait cette opération. Pour le moment, les opérations de rapatriement sont suspendues mais, selon certaines informations, elles pourraient reprendre d'ici le mois de septembre prochain pour les migrants qui sont en résidence au Maroc et qui sont fatigués de leur situation. Plusieurs manifestent cette volonté de retourner au pays. Mais pour les réfugiés reconnus par la délégation du HCR au Maroc, leur situation très difficile, car ils sont bloqués et ne peuvent retourner dans leurs pays d'origine en raison des problèmes qui les ont poussé à partir et qui persistent jusqu'à présent. Ils n'ont pas le droit de quitter le Maroc et d'y revenir, ils n'ont pas cette liberté de circulation. Ils sont comme des poissons dans un aquarium.

L'Opinion: Quelle est, d'après vous, la communauté la plus débrouillardée dans les activités de commerce de rue?

Paulin Kuanzambi: C'est la communauté sénégalaise qui est la plus performante d'autant que les

Sénégalais sont mieux acceptés, intégrés au Royaume par rapport aux autres ressortissants des pays de l'Afrique subsahariens. Après cette communauté viennent les nigériens, les Congolais, les guinéens, les ivoiriens, et les maliens. Tous ont essayé de copier la manière d'agir des Sénégalais.

L'Opinion: Est-ce que ces petits commerces permettent à faire vivre ces immigrés et à envoyer de l'argent à la famille restée au pays?

Paulin Kuanzambi: Pas du tout. Ces petits commerces ambulants sont particulièrement éreintants (plusieurs kilomètres par jour à pied) et au final la recette sert juste pour subvenir aux besoins au Maroc. Même en parvenant à faire quelques économies, les ambulants ont une grande difficulté à transférer l'argent.

L'Opinion: Est-ce que votre association a contribué à ces petites activités pour parer au phénomène de la mendicité?

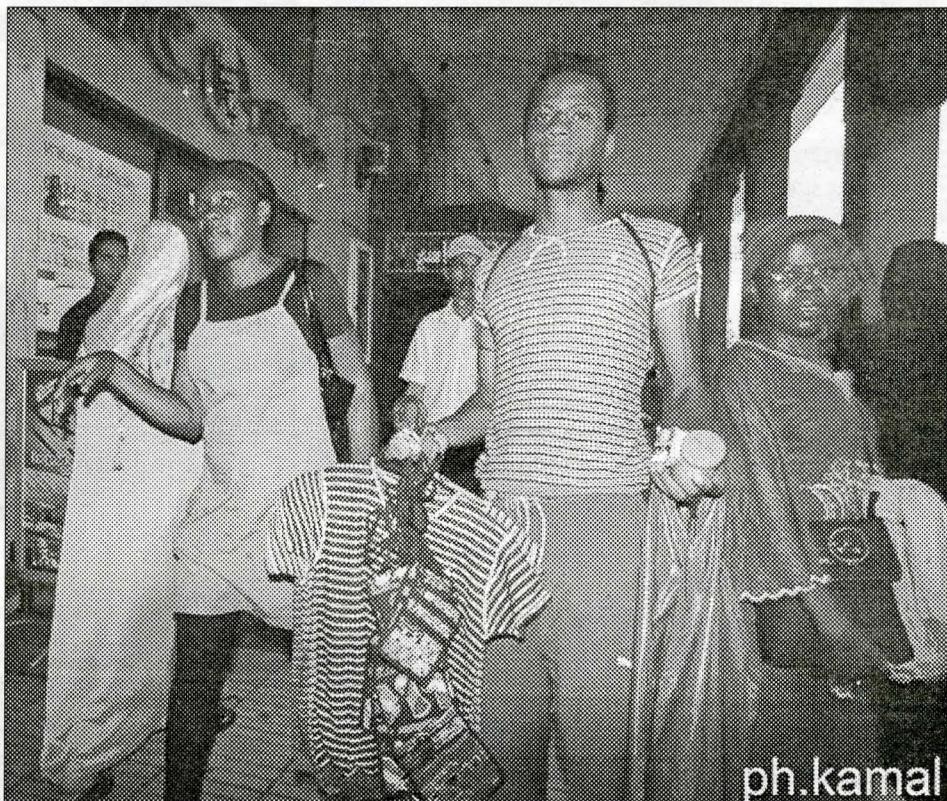
Paulin Kuanzambi: L'AFVIC n'a pas contribué directement à ces petites activités. Notre activité est orientée surtout vers les migrants en situation administrative illégale. Par contre, d'autres associations octroient de l'aide aux migrants comme le HCR, CEI, Caritas, SAM, Terre des hommes, MFS, GADEM, AMDH, OMDH et autres. Notre rôle au sein du Collectif des migrants subsahariens est aussi de sensibiliser l'opinion publique Marocaine sur la situation des migrants.

L'Opinion: Est-ce qu'il y a toujours des migrants qui rêvent de partir en Europe?

Paulin Kuanzambi: Bien sûr ils sont ici sans travail, sans carte de séjour et ils n'ont pas un statut juridique sûr au Maroc.

L'Opinion: Quels sont les résultats de votre recensement des migrants illégaux à Casablanca pour 2010?

Paulin Kuanzambi: A ce jour, au niveau de la ville



de Casablanca, il y a plus ou moins 2100 migrants vivants en situation administrative illégale. Ils mènent une vie correcte, ils connaissent leurs devoirs envers le Maroc, ils respectent les voisins, et ils sont en bonne relation avec la population locale.

L'Opinion: Quel a été votre parcours personnel depuis votre arrivée au Maroc à aujourd'hui?

Paulin Kuanzambi: A ce jour, j'ai été reconnu réfugié depuis 2004 par la délégation du HCR / Rabat. J'ai fait une demande de carte de séjour à la préfecture de Fès, un récépissé m'a été délivré, depuis lors je suis toujours en possession de ce récépissé que je renouvelle chaque mois. J'ai tenté d'obtenir l'autorisation pour le regroupement familial car je suis père de famille, j'avais fui la persécution dans mon premier pays d'asile en République Démocratique du Congo. Mes 3 enfants sont restés au pays. Jusqu'à ce jour, aucune réponse favorable ne m'a été donnée à ce sujet par les autorités marocaines. En plus, la délégation du HCR m'a fait savoir que les autorités de mon pays d'asile ne me reconnaissent pas en tant que tel. Il est donc impossible pour moi, dans ces conditions, d'obtenir le regroupement familial. Pourtant, je suis un militant associatif, un agent de terrain qui connaît les réalités que vivent les Subsahariens au Maroc. Je travaille aussi avec l'ALCS dans le cadre de la sensibilisation contre le VIH-Sida dans la ville de Casablanca.



Les migrants subsahariens

Rêve et galère d'un jeune migrant sénégalais de 18 ans

Il émigre à Casablanca pour l'amour du foot et rêve d'intégrer le club du Raja

Bien que colporteur occasionnel de fraîche date dans les rues de Casablanca, Alex Cheikhou Silva, 18 ans, sénégalais, avait suivi assidûment le mondial dans les cafés parmi le public casablançais. Surtout les matches d'équipes nationales africaines. Il dit avoir pleuré en voyant les Sud-Africains éliminés si vite alors qu'ils sont les organisateurs du mondial et avoir jubilé en suivant le glorieux parcours des Ghanéens qui n'ont pas eu de chance devant l'Uruguay mais qui ont honoré l'Afrique.

«Quel gâchis quand même ce pénalty raté par les Ghanéens ! Ils auraient pu gagner haut la main ! Quant aux Camerounais, ils auraient dû faire jouer une équipe de jeunes au lieu de s'accrocher à des vieux, il faut laisser la place aux jeunes».

Pendant tout le temps que duraient les matches, Alex sentait ses jambes le démanger car il a toujours joué au foot et rêve de faire carrière dans le domaine.

Ils sont nombreux les jeunes subsahariens à sillonner la ville de Casablanca pour vendre toutes sortes d'articles d'artisanats et bijoux traditionnels de fantaisie et des produits de parapharmacie, pommades, onguents contre le rhum et autres douleurs rhumatismales. Alex Cheikhou, fait partie de leur cohorte depuis deux mois à peine, il vend les mêmes articles, parcourt plusieurs kilomètres à pied par jour en allant de l'ancienne médina à Derb Soltane et Koréa en passant par Derb Omar. Mais lui a une particularité : c'est un joueur de foot-ball qui rêve de s'engager dans un club casablançais.

Issu d'une famille très modeste, fils d'un humble cordonnier à Dakar, il a émigré vers Casablanca par voie routière, dûment muni d'un passeport, grâce à un ami marocain qui l'a ramené à bord de sa voiture, raconte-t-il.

«Je ne suis pas un clandestin, mais si jamais j'ai une chance d'aller en Europe, je ne dis pas que je ne tenterais pas le coup, wallahi !»

D'une stature athlétique, l'œil impatient et enjoué, il a la tête coiffée en crête iroquoise.

«Certains m'appellent Mouity! Je ne comprenais pas au début, je ne savais pas que c'est le nom d'un joueur renommé du Wac d'origine congolaise, je ne le connaissais, je disais aux gens non je ne suis pas Mouity, je suis Alex Cheikhou, je viens d'arriver à Casa au mois d'avril, là-bas à Dakar les jeunes ne connaissent que le Raja et je suis allé voir les responsables du club pour le test mais on m'a dit de revenir après l'été à l'ouverture de la saison footballistique».

Il pensait que les choses allaient être plus faciles. Ses amis, ses supporters à Dakar lui répétaient qu'il avait

beaucoup de chance de trouver une place dans un club. En attendant, il est resté dans une chambre d'hôtel bon marché en ancienne médina, mais le petit pécule qu'il avait apporté avec lui commence à s'amenuiser. C'est le clignotant de détresse. Il a dû se faire héberger chez des amis sénégalais étudiants, au quartier Oulfa et prend la ligne de bus 50 pour venir à Lmdina. Et pour subvenir à ses besoins en attendant l'ouverture de la saison du championnat, il s'est mis à faire le colporteur en parcourant à pied des dizaines de kilomètres. Ce faisant, il n'oublie pas ses séances quotidiennes d'entraînement pour garder la forme. «Je m'entraîne pour l'instant tout seul chaque jour le matin au stade de foot municipal du quartier el Oulfa».

A la question de savoir pourquoi il a choisi de venir au Maroc, il répond que c'est pour changer de vie, pour le foot.

«C'est dur à Dakar, je n'ai pas d'horizon. Je suis venu ici pour tenter ma chance, essayer de faire carrière dans le foot, jouer dans le club du Raja c'est mon rêve !»

Ni plus ni moins ! Il n'a pas fait d'études, à peine quelques années sur les bancs de l'école.

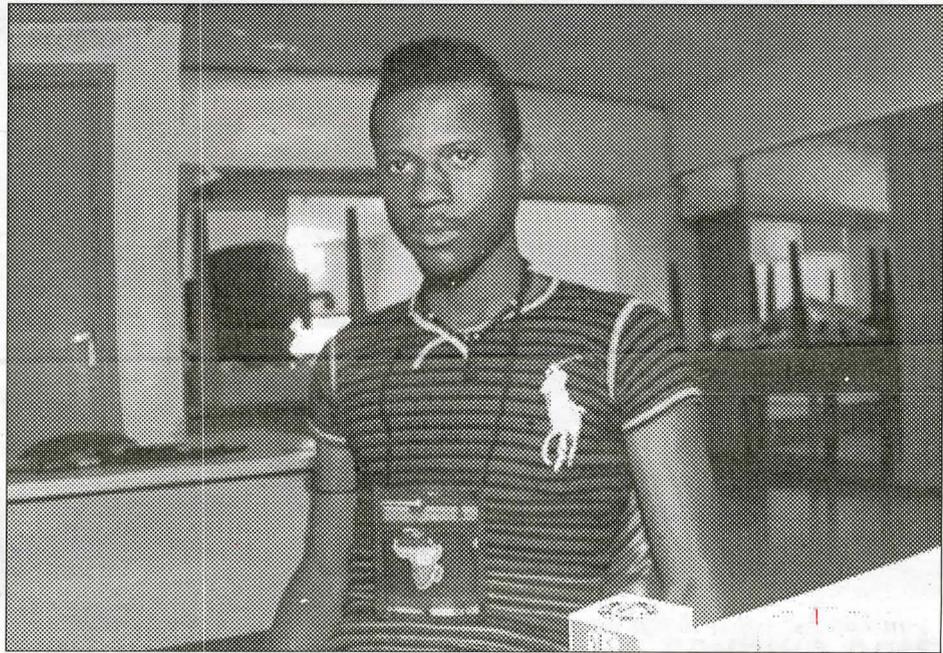
«Les enseignants faisaient des grèves alors je passais mon temps à jouer au ballon sur les terrains vagues».

Il avait adhéré au club Diaraf de Dakar, passant des minimes aux cadets et avait remporté avec l'équipe trois trophées de championnat cadet. «Je joue en défense (numéro 4) comme stoppeur». Il jouait aussi dans les équipes de quartiers. En même temps, il s'adonnait au sport de la lutte sénégalaise qui attire des foules de spectateurs.

«A Dakar, nous connaissons surtout le Raja de Casablanca qui a joué avec l'équipe sénégalaise Jeanne d'Arc dans les compétitions des clubs champions, le Wac on le connaît à peine».

Dans les rues de Casablanca, dans les cafés il dit être toujours bien accueilli. «Je rencontre pas mal de gens qui me demandent des explications, d'où je viens, ce que je compte faire, les Marocains me donnent souvent du courage, wallahi ! Les Marocains et les Sénégalais sont, Allah soit loué, comme des frères, on le sait».

Sur son chemin de galérien, il rencontre aussi des colporteurs nigériens, sénégalais et ivoiriens. Casablanca



est une grande ville, elle accueille tant de monde et ne s'en ressent guère. A en croire Alex l'image de Casablanca alimenterait le rêve de beaucoup de jeunes dakariens qui souhaitent y venir pour y trouver du travail et peut-être partir un jour en Europe.

Mais lui, tout ce qui l'intéresse c'est de jouer au foot. Il est impatient et ça l'énerve, dit-il, d'attendre sans jouer.

Son rêve est alimenté par l'expérience d'autres joueurs qu'il connaissait intimement, partis vers des horizons de réussite et de succès. Il a vu comment ils étaient partis. Si ça leur a réussi, pourquoi pas lui ?

«Mon frère Toni est parti jouer au Cap Vert, il a pris la nationalité de ce pays et a commencé à jouer dans l'équipe nationale du Cap Vert. Il est aujourd'hui au Portugal dans le club Sporting de Lisbonne, je rêve de faire comme lui. Adamassar, un autre joueur de mes connaissances est parti en Italie, il a cherché des clubs, il s'est mis au colportage de marchandises pour survivre et enfin il a pu trouver un club».

Mais il y a aussi des exemples décevants comme le cas de son frère aîné qui a cessé de jouer après une grave fracture au pied droit. Mais ce n'est pas pour ébranler le rêve d'Alex, si sûr de lui pour aller jusqu'au bout.

Alex ne cesse de répéter son admiration pour l'international Haj Diouf «l'ami et l'idole des jeunes à Dakar». Il répète aussi que rien ne lui serait plus proche du cœur que d'être disciple de Cheikh Ahamdou Mbacki Khadimou Rassoul.

Saïd AFOULOUS